L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 AOUT 1884. 57ème Année.

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 24 AOUT 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per sous.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

L'Abeille du 1er Septembre.

Nous publierons dimanche, le 31 août, le 1er septembre étant un lundi, jour où ne paraît pas l'ABEILLE, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1883-84 à la Nlle-Orléans. Cette Revue renfermera tous les renseignements désirables sur les progrès de l'industrie, l'état des récoltes, le cours des valeurs publiques, etc.

Notre numéro du 31 août devant être tiré à un nombre considérable d'exemplaires et expédié dans toutes les directions, les annonces qui y seront insérées auront une très grande circulation. Nous croyons devoir appeler sur ce fait l'attention du commerce et des parties intéressées en général.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix fédult de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Maisl, Charrette, Meubles, Volailles, etc. — Par W. I. Hodgson, commissaire-vendeur. 25 août, à 1 heure, rue Robertson, cols Indépendance, pour le compte de la succession de Dexter Riche, décédé.—Voir l'annonce.

Angleterre et Etats Unis.—La question de protection.

Au dehors, les Anglais chantent, sur tous les tons, les louanges de leur Libre Echange; c'est une besogne qu'ils exécutent avec une régularité toute militaire. Ils font la propagande économique comme la propagande religieuse, et ils distribuent, partout, en Amérique comme en Europe, leurs opuscules libre échangistes, comme ils répandent leurs petites brochures destinées à convertir les infidèles.

On peut citer comme un des faits les plus curieux de leur histoire, la magnifique croisade qu'ils poursuivirent pendant trois quarts de siècle, en faveur de l'abolition de l'esclavage. Jamais la philanthropie ne s'était élevée plus haut; jamais mission n'avait été remplie avec plus de zèle. Toute l'humanité s'y laissa prendre et battit des mains. Ce fut seulement vers la fin, que l'on comprit le mobile de cette œuvre sainte : il n'y avait, au fond de tout cela, qu'une affaire d'intérêt.

Pendant des siècles, le protectionnisme fut, en Angleterre, une espèce de dogme. C'étaient barrières sur barrières que l'on élevait pour favoriser le développement des industries nationales. Malheur à qui eût prêché le contraire; il eût été anathématisé.

Pourtant, dans le silence de cabinet, les économistes étudiaient les progrès des industries; ils s'apercevaient qu'elles produisaient plus que le pays pouvait consommer et à meilleur marché que les autres nations. Il fallait dès lors chercher ailleurs des débouchés aux excédants de production. On ne pouvait y arriver, qu'en faisant tomber les barrières douanières des peuples du continent européen. Il n'y avait là qu'un intérêt national à contenter : on en fit un principe, un dogme économique, à l'usage de l'humanité, et au profit de l'Angleterre.

Mais, de ce que l'on déploie tant de zèle, à l'extérieur, dans la propagande du libre-échange, il n'en faut pas conclure qu'à l'intérieur du pays la croyance en ce système économique soit unanime; le libre-échange y a passé de l'époque héroïque à la période critique. On s'y permet bien des libertés à son égard, et vous pouvez lire, chaque jour, dans les feuilles publiques anglaises, des déclarations d'une incrédulité fort irrévérencieuse. Le spectacle de la prospérité des Etats-Unis, entièrement due à la protection, dépite bien des économistes anglais, et ils s'en prennent hardiment à leur système économique, des mésaventures dont leur pays est la victime, et des progrès accomplis par les autres nations.

Nous avons sous les yeux un article de *Quarterly Review*, de Londres, qui est bien significatif :

Les statistiques que nous font les Etats Unis, dit-il, sont incontestable; il faut être aveugle pour ne pas le voir. Non seulement elle nous a enlevé, chez eux, cinquante millions de consommateurs, mais elle nous menace d'une redoutable rivalité sur nos marchés du dehors.

Les filateurs américains ont demandé à grands cris la protection, et on leur a largement accordé tout ce qu'ils désiraient. A la faveur de cette protection, ils ont tellement augmenté leur consommation de coton, que leurs importations, qui étaient, en 1860, de 227,000 000 de yardes, sont tombées à 23,000,000, en 1881. Grâce aux barrières qui les protègent et leur permettent de se développer à l'intérieur, les rivaux de l'Angleterre ont fait beaucoup plus de progrès qu'elle.

La consommation des articles anglais n'augmente plus comme auparavant; la population des centres de l'industrie cotonnière reste stationnaire; la condition des ouvriers de Manchester et de Salford empire, tous les jours, et elle est devenue épouvantable.

En 1862, la Grande Bretagne consommait environ 1,375,000 balles de coton; le Continent de l'Europe, 816,000, et les Etats-Unis 325,000; aujourd'hui, la consommation annuelle de l'Angleterre n'excède pas 3,000,000 de balles, tandis que celle du Continent s'est élevée à 2 500,000, et celle des Etats-Unis à 1,500,000.

Ainsi, sous la bienfaisante influence d'une politique de protection, les nations de l'Europe et les Etats-Unis ont élevé leur consommation annuelle de 1,141,000 balles, en 1842, à 4,100,000; à l'époque présente, tandis que l'accroissement, dans notre pays, n'a été que de 1,375,000 balles, en 1842, à 3,000,000 aujourd'hui—soit, en tout, une augmentation de 1,625,000 balles, contre 3,000,000 en Europe et Etats-Unis, et, cela par vertu du régime protectionniste. Je nous dit que le Libre Echange a beaucoup profité à l'Angleterre; la question n'est pas là. Nous sommes en face d'un fait important qu'il faut bien reconnaître : c'est que, depuis 1842, la consommation de coton brut, dans les pays de protection a beaucoup plus augmenté qu'en Angleterre, pays de libre-échange; et quels qu'aient pu être nos progrès, nous notre régime, ceux des autres contrées ont été beaucoup plus grands, grâce au système de protection.

Nous avons voulu reproduire ces lignes; elles renferment des aveux précieux; elles prouvent que l'Angleterre n'a fait que perdre avec son système outré de libre-échange, qui a provoqué partout une salutaire réaction nationale. Elle voit le terrain lui manquer de toutes parts, les marchés où elle plaçait ses produits lui échapper, l'un après l'autre, et elle en est réduite à se mêler aux intrigues électorales des autres nations afin d'y combattre les candidats protectionnistes. La voilà qui, en Allemagne, fait de la politique active et soutient les candidats opposés à Bismarck. Pourquoi? Parce que le chancelier allemand, avec le système de protection qu'il vient d'inaugurer, depuis quelques années, lui fait un mal énorme et lui enlève quarante millions de consommateurs, comme les Etats-Unis, depuis quinze ans, lui en ont enlevé cinquante millions. Ce n'est pas nous qui parlons ainsi, mais les journaux d'Allemagne, de Westphalie, lesquels déclarent que, dans les prochaines élections, les candidats *anti Bismarckiens* seront soutenus par les capitaux anglais.

Ils échoueront, n'en doutons pas. L'idée de M. de Bismarck est juste, et l'Allemagne ne se laissera prendre ni aux petits livres distribués par les agents de la Grande Bretagne ou à l'argent prodigué par ses industriels. L'Angleterre a essayé d'entraîner les Etats-Unis dans son mouvement, elle y entretient des agents qui pénètrent jusque dans les conseils de la faction ultra libre-échangiste du parti démocrate; là encore elle a échoué, et le parti vient de répondre à ses avances par la déclaration de principes de l'Ohio. Il n'y a rien à faire pour elle, de ce côté-ci de l'Atlantique. Elle n'en abandonnera pas pour cela la partie; elle ne se tient jamais pour battue. C'est aux Etats-Unis de maintenir ferme leur tarif et de ne lâcher prise que quand ils seront sûrs de lutter, tout au moins à armes égales, avec leurs rivaux.

Jefferson Academy.—Le directeur de cette excellente institution annonce que la 18e session annuelle s'ouvrira lundi 1er septembre, et que les classes du soir recommenceront le même jour.

Loterie de la Louisiane.—Les bons numéros sortent avec une fréquence extraordinaire, et le nombre des heureux se multiplie. M. Esg. Gandin, No 231 rue St-Pierre (Nlle-Orléans) ayant acheté un cinquième du billet No 15,365, numéros simples, classe H, a gagné sa part du gros lot de $75,000, au tirage du mardi, 12 août. Son billet ne lui avait coûté qu'un dollar. N'est ce pas un bon placement!

M. Louis Seymour, de Memphis, n'a pas été moins heureux. Lui aussi avait un cinquième du bienheureux billet 15,365 et ce dernier s'est aussi assuré un gros lot de $75,000. Nous le félicitons sur ses bonne fortune.

M. T. S. Tutwiller (de Sanford, Fla) a gagné les deux cinquièmes du billet No 29,862 (numéros simples, classe H), qui a gagné $10,000 au tirage du 12 août. Il a payé son quatre milla dollars, et pour ses deux cinquièmes il n'aurait déposé que $2.

M. A. B. Glover, de St Louis, Missouri, et M. Lewis S. Day, de New Haven, Connecticut, étaient chacun des heureux porteurs d'un cinquième du billet No 55,475 (numéros simples) auxquels au même tirage du 12 août, est échu le lot de six mille piastres. Leur sort de profit leur a été promptement payée par la Compagnie.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. Un ferait bien d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

Maison E. Grunewald.—Cette maison reçoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes, à des prix d'une surprenante modicité. La maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit ici de la part de cette maison, une annonce faite dans l'unique but d'allécher le public. Ceux de nos lecteurs qui mettront à profit la circonstance pourront faire d'excellents achats. La maison a importé un très grand nombre de pianos Pleyel considérés à juste titre les premiers du monde. Il n'est pas de piano qui convienne mieux dans un climat aussi changeant que le nôtre, c'est l'avis de tous ceux qui ont quelque expérience en la matière. M. Grunwald possède aussi du pianos du même fabricant mais qui sont d'occasion, c'est-à-dire de seconde main, pour faire usage de l'expression consacrée. Ces instruments, il vs sans dire, sont en vente à des prix presque nominaux.

M. P. Werlein, l'habile et entreprenant marchand de pianos, que chacun connaît, est très justement fier de la position exceptionnelle qu'il s'est conquise dans le commerce des instruments de musique; il est fier surtout de la haute estime dont jouit le piano Mathushek dont il est l'agent spécial. La vente de l'instrument, sorti de cette maison célèbre, ne fait qu'augmenter tous les jours. Il ne rencontre aucune concurrence, et les fera et des bois de première qualité, et sa fabrication a atteint le dernier degré de la perfection. Les amateurs savent apprécier les efforts faits par cette maison, pour leur fournir un piano modèle et d'une solidité à toute épreuve. Bien des pianos passent pour vieux après une humble année de service. Le piano Mathushek est aussi solide, et tient aussi bien le son, après trente ans, que le premier jour. C'est l'avis des connaisseurs et des artistes; tous reconnaissent qu'il coute pour le tenir en bon ordre, beaucoup moins que les pianos des autres marques.

La consommation de la laine brute, aux Etats-Unis, n'est accrue, de 90,000,000 de livres, en 1860, à 300,000,000 par an.

Il y a 24 ans, nous importions 40 pour cent de ce dont nous faisions usage. Maintenant, ces importations sont réduites à 20 pour cent. Le nombre des ouvriers qui travaillent la laine, s'est accru, de 40,000, en 1850, à 161,000 en 1860. Le capital, de son côté, a haussé de $28,000,000, dans le même espace de temps. En 1869, nous importions près d'un tiers des laimages que nous employions; maintenant nous n'en importons plus qu'un dixième.

Il y a maintenant dans les Etats du Sud, 314 filatures de coton, avec 1,276,432 broches et 24,879 métiers. A l'époque du dernier recensement, en 1880, le Sud n'avait que 180 filatures, avec 713,988 broches et 15,222 métiers. C'est surtout dans le Caroline du Nord qu'a eu lieu l'augmentation qui s'est élevée à 43 avec 110,595 broches.

En 1880, la valeur du coton manufacturé, au Sud, était d'un peu plus de $21,000; en 1883, elle s'était élevée de $3,500,000 en $40,000,000. En moins de trois ans, les capitalistes ont consacré $20,000,000 à l'achat de machines pour cette industrie.

Voici qui est un peu plus fort que les petits ouvrages de paille, d'ivoire ou d'os fabriqués autrefois dans les prisons de France:

Un mande de Karthaus, en Bohême, qu'un jeune homme qui purge en ce moment, dans la maison de détention de cette ville, une condamnation à cinq ans de prison pour vol, a confectionné une montre en paille, de 5 centimètres de diamètre et d'une épaisseur de 2 centimètres. Ce petit chef-d'œuvre dénote une habileté extraordinaire de la part de son auteur, qui n'avait aucun outil à sa disposition. Cette miniature n'est composée que de quelques brins de paille et de fil, de deux aiguilles, d'une épingle et d'un petit morceau de papier, figurant le cadran: elle marche six heures durant sans s'arrêter et, avec quelques perfectionnements, elle pourra marcher douze heures, sans avoir besoin d'être remontée.

Un mari disait, l'autre jour, à sa femme, qui est l'entêtement en personne:

—Ah! ma chère, heureusement que vous êtes "parfaite" car vous n'êtes pas "perfectible!"

Depuis le voyage de l'Hippocrate allemand à Marseille, le microbe a pris un autre nom, on l'appelle; la mouche du Koch!

Il vient d'être fondé, à Paris, une école destinée à former des architectes. Le conseil d'administration est présidé par M. Bardoux, sénateur, et comprend MM. Emile Trélat, Bessin, Courcelle-Seneuil et Geneste.

Parmi les membres du conseil de perfectionnement, nous relevons les noms de MM Jules Simon, Perrot, Jeansen et Vaudremer, de l'Institut; comte d'Osmoy, Bouwens, Van der Boyen, etc.

Petite statistique par un disciple de Bacchus:

La rue Montmartre, à Paris, mesure 939 mètres; il y a 69 débitants de boissons dans la rue. Donc, en faisant une moyenne, tous les 13 mètres on peut boire un verre!

Lettres de New-York.

New-York, 20 août 1884.

Messieurs les Editeurs de l'*Abeille*.

Autrefois, dès qu'un Louisianais prenait terre—particulièrement en été—sur les bords si peuplés de l'Hudson, les Newyorkais le saluaient invariablement par cette question passée à l'état de cliché:—*Any yellow fever in New Orleans this year?*—Pas de fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans cette année?...

C'était une façon comme une autre d'ouvrir la conversation,—une phrase stéréotypée; on la prononçait comme on dit:—"Ça va bien?" sans attendre la réponse; ou encore:—"Dieu vous bénisse!" lorsque quelqu'un éternue.

A l'heure qu'il est, la formule a subi une variante:—"Oh en sont les travaux de l'Exposition?" nous demande-t-on.

Ainsi, le premier effet de notre grande fête industrielle et artistique est d'avoir fait évanouir aux yeux des Newyorkais le spectre, déjà lointain et passablement usé, de la trop fameuse fièvre; le second sera de les attirer en foule, si j'en crois dame rumeur. Double bénéfice, par conséquent.

Ceux qui connaissent déjà la métropole louisianaise, sa population si hospitalière, son climat si doux en hiver, sa cuisine si alléchante, si française, y reviendront avec plaisir. Quant à ceux qui n'y sont jamais allés, ils se montrent curieux d'explorer ce coin de terre qui diffère de la région qu'ils habitent par sa faune et sa flore, par ses sites, ses grands arbres barbus, ses cyprières inextricables et sa luxuriante végétation.

La Vallée du Mississippi a le don d'exercer sur quelques imaginations du Nord le prestige et l'attrait d'un pays exotique. Dans leur pensée, notre grand fleuve roule des eaux mystérieuses, entre deux rives ornées de plantes, d'oiseaux et de reptiles tropicaux. Les crocodilles de nos bayous font bonne mine dans le paysage; ils le revêtent d'un caractère d'étrangeté qui séduit les âmes romanesques, en quête d'émotions.

Plus d'une jeune miss y viendra rêver sous l'aile maternelle, à l'ombre de nos chênes plusieurs fois centenaires, tout en regrettant que le silence solennel du Père des eaux soit troublé par les prosaïques coups de sifflets de nos bateaux à vapeur, par la bruyante respiration des locomotives et les bruits de ferraille des nombreux wagons qui sillonnent ses bords.

Les gens d'affaires, les fabricants, pour qui les rêveries poétiques sont dépourvues de charme, envisagent sous un autre aspect l'utilité d'une visite à la Nouvelle-Orléans, cet hiver.

—"Votre Exposition, me disait l'un d'eux, est pour nous une rare bonne fortune. L'excès de production est devenu notre mal chronique, aiguë incurable. Pour écouler nos marchandises nous sommes à l'étroit dans ce pays, pourtant si vaste. Il nous faut absolument—si nous voulons éviter l'étouffement par la pléthore—essayer d'ouvrir des débouchés au-delà de nos frontières."

"L'Europe, qui nous achète les produits de notre sol, boude devant nos articles manufacturés. Nous devons donc chercher ailleurs des clients. Nous nourrissons l'espoir de les découvrir à votre Exposition qui promet, grâce à votre situation géographique, d'attirer en foule les populations des Amériques Centrale et du Sud. C'est une occasion d'or que nous ne laisserons point échapper. En nous la fournissant, la Louisiane a bien mérité de l'industrie américaine....

Toujours pratiques, les Américains.

Comme vous le voyez, notre petite Louisiane fait parler d'elle. C'est que l'on admire son énergie au lendemain de ses désastres, sa force de résistance dans les revers, sa gaîté, son humeur gauloise au milieu de l'adversité.... Témoin ses splendides folies du Mardi-Gras.

Beaucoup d'Américains du Nord l'appellent *the French State*, l'Etat français. Voilà une définition qui ne saurait nous déplaire.

—"L'anglais est-il généralement parlé chez vous?" me demandait, l'autre jour, un citoyen de la "Ville impériale".

Je lui assurai que, depuis vingt ans, nous avions fait, dans ce sens, des progrès remarquables; que le français était même, à notre avis, un peu trop négligé.

—"Il serait étrange, répliqua-t-il, de voir disparaître d'une ancienne colonie française l'idiome de la mère-patrie, lorsqu'on le voit se populariser tous les jours parmi les classes intelligentes, dans les Etats anglo-saxons de notre grande République."

Les newyorkais ont fini par se remettre de l'émotion que leur a causé le récent tremblement de terre. L'alarme a été chaude. Quelques-uns font encore, à ce sujet, des réflexions mélancoliques:

—"Nous vivons sur un volcan, murmurait, hier, un de nos amis."

Pour ma part, je m'en étais toujours douté en voyant, à la surface, l'ébullition à jet continu des marchands et industriels de New York. Le volcan ne cous a pas brûlé, pourtant, mon cœur de newyorkais,—il existe aussi, mais incandescent, dans leurs ouvroirs surchauffés par une activité fébrense.

Ce qui les inquiète pour l'avenir, c'est le fait géologique que New York est situé sur la même ligne que Lisbonne, qui fut détruite, au siècle dernier, par une épouvantable convulsion terrestre.

Dame! cette perspective n'est rien moins que rassurante.... Quelle hécatombe humaine, grand Dieu! et quel anéantissement de richesses! Mais vous verrez qu'avec leur esprit si ingénieux, si inventif, les Américains découvriront le moyen de conjurer ce cataclysme.

Un autre sujet d'émotion douloureuse et profonde, ça été la découverte des scènes de cannibalisme qui ont marqué la dernière période de l'expédition polaire du lieutenant Greely. L'exhumation des cadavres rapportés par les bateaux-sauveurs ne laisse subsister aucun doute sur ces horreurs auxquelles on se refusait d'abord à croire. Tous sont incomplets et mutilés. Et les manquants? Tous dévorés, sans doute.

Se figure-t-on ces malheureux réduits par la faim à l'état de spectres et se mangeant entre eux dans les solitudes glacées du pôle!

On excuse ces faits monstrueux à l'aide de l'axiome: "Nécessité fait loi". Fort bien, mais quelle effroyable nécessité!

"Cette expédition, qui a été, d'ailleurs, dit-on, féconde en résultats scientifiques, restera, dit avec raison le *Courrier des Etats Unis*, comme l'un des drames de ce genre les plus sinistres dont l'histoire conservera le souvenir."

Veuillez agréer, MM. les Editeurs, etc.

BERNADET.

Tous les Parisiens qui ont fréquenté la fête des Loges connaissaient le Chêne de Diane....

Il était d'un grand âge, et l'on craignait de le voir un jour tomber et écraser quelques visiteurs. On l'a abattu. Il avait près de six mètres de tour; mais, une fois coupé, on a constaté que tout l'intérieur était vermoulu.

On a dû pourtant employer la mine pour le faire sauter.

Le Chêne de Diane avait une légende: il avait été planté par Blanche de Castille, et l'on raconte que Diane de Poitiers venait souvent se reposer sous son ombrage.

Une jolie anecdote, racontée par M. Aibert de Lasalle dans sa chronique du *Charivari*:

C'était vers 1835. Un pianiste (que vous avez la permission d'appeler Liszt) faisait une tournée de concerts en province.

Arrivé dans la petite ville de X...., où le fanatisme musical ne règne pas, il éprouva un grand déboire, presque une humiliation.... Sept personnes seulement sont venues pour l'entendre! Cependant, il ne se trouble pas à la vue de tant de banquettes inoccupées et, prenant la parole, il tient à peu près ce langage:

"Mesdames et messieurs, je suis très honoré de votre empressement.... Mais cette salle n'est pas confortable; on y étouffe.... Si vous le voulez, je vais faire transporter ce piano à l'hôtel où je suis descendu, et là, en petit comité, tout à l'aise, je vous exécuterai le programme annoncé."

La proposition est acceptée, et Liszt régale ses invités non seulement de musique, mais d'un charmant souper servi au champagne frappé.

Le lendemain, une affiche collée sur tous les murs annonçait un deuxième concert. Ah! pour cette fois, la foule s'y précipite, aussi idolâtre qu'alléchée. Mais, autre tableau: l'artiste se présente sur l'estrade, jone dédaigneusement deux morceaux.... et s'en va!

On ne l'a jamais revu dans la petite ville de X.

L'album d'un plénipotentiaire.

En diplomatie, si l'on ment toujours c'est comme si l'on ne mentait jamais.

Un spirituel portrait de Berryer, dans le dernier *Samedi* de M. de Pontmartin, à la *Gazette de France*. Parlant dans son *Histoire de la monarchie de Juillet*, de la vieillesse sombre et morose de Chateaubriand, M. Thureau-Dangin écrit:

"Est-ce une forme de ce malaise dont ont été atteints presque tous les hommes de lettres de notre temps, et auquel échappait la nature de Berryer, plus agissante et moins pensante, plus simple et moins sensible?

"M. de Pontmartin répond, en fixant ses souvenirs personnels:

"Je le crois bien, qu'il y échappait! Pour n'être pas enchanté de son partage en ce monde, il aurait fallu qu'il fût bien difficile. Il avait tous les lauriers, tous les lis et toutes les roses de ce rôle de légitimiste dont nous n'avons, nous, que les épines. Jamais on ne vit un vaincu aussi vainqueur et un persécuté aussi conquérant. Sérieusement, depuis la publication des *Souvenirs de Madame Joubert*, on a le droit de voir en Berryer, à côté de l'orateur éloquent, de l'improvisateur incomparable, du royaliste fidèle, l'homme de plaisir, l'artiste, le dilettante amoureux et magnifique, préférant Alfred de Musset, Labiche, Mario, Eugène Delacroix, Rossini, Mme Malibran et un régiment de jolies femmes aux provinciaux convaincus et ennuyeux qui allaient le matin, rue Neuve-des-Petits-Champs, le questionner sur les arcanes de la politique et le sommer de nous rendre notre Roi. Mais je m'arrête; c'est peut-être moi qui me trompe; cette critique hasardeuse, c'est peut-être le dépit d'un vieillard, agacé du contraste de tant de sagesse, de raison, de mesure, de tact, de clairvoyance et de justice avec le souvenir de ses folies."

Au milieu de la Friedrichstrasse, à Berlin, où le mètre carré du terrain a acquis une valeur qu'il ne saurait plus dépasser, il existe un vaste jardin dont la colonie française est propriétaire depuis deux siècles, et dans lequel s'élèvent l'hôpital français et l'orphelinat français.

Ce terrain a été cédé aux huguenots réfugiés par la princesse électrice Dorothée, qui y possédait une ferme. Les deux bâtiments, construits dans le style moderne le plus splendide, surgissent au milieu d'un parc magnifique, formé de vieux noyers et tilleuls qui bordent des prairies et des plates-bandes.

Une atmosphère de paix règne dans cet asile, où 40 orphelins sont entretenus et instruits dans la langue du pays qui a bien pour ancêtres, et de vieillards qui passent sans souci le reste de leurs jours à l'hôpital.

Un pavillon séparé est destiné à recevoir des dames des classes supérieures de la société, qui peuvent, en y entrant, verser un capital de 800 marks dont elles touchent les intérêts. Actuellement 40 dames y sont logées et reçoivent les soins d'un médecin en cas de maladie. Un jardin spécial, dans lequel chacune des pensionnaires possède une giroflette à elle seule, fait partie du pensionnat.

L'hôpital est pourvu d'une chapelle et d'un aumônier. Quatre grands tableaux, reproduisant d'importants épisodes de l'histoire de la colonie, ornent la salle à manger qui se trouve au rez-de-chaussée.

L'un de ces tableaux représente la princesse électrice au moment où elle remet aux colons de la paroisse huguenote l'acte de donation de la ferme; le second, la réception faite aux réfugiés en 1686 par le grand électeur devant le château de Potsdam; le troisième éternise la mémoire d'un fait dont la colonie se glorifie: la princesse électrice remet à un jouaillier un bijou qu'il doit réparer. Le prince électeur lui demande si elle connaît cet homme "Non, réplique-t-elle, mais c'est un réfugié." Le quatrième représente la séance de clôture des Consistoires dans l'ancien bâtiment consistorial en présence du prince impérial. Le prince fait don aux Consistoires de son portrait en souvenir de cette dernière séance dans l'ancien local.

Ces tableaux ont une grande valeur à cause des portraits des personnages historiques qui y figurent. Dans la même salle se trouvent encore les statues de l'empereur et du prince impérial, et les bustes du grand électeur et de ses successeurs.

Dans ses spirituelles Fantaisies, M. Charles Monselet a imaginé une scène assez amusante pour faire pendant au Malade imaginaire. Il s'agit du malade qui prétend ne remporter à son médecin:

Voici la scène à faire:

Le malade—Monsieur, je viens vous voir; je ne sais pas pourquoi.... car ma maladie m'est parfaitement connue.

Le médecin.—Ah!

Le malade—Oui, monsieur.... J'ai un eczéma.... autrement dit affection herpétique.

Le médecin.—La maladie de notre époque.

Le malade.—Parfaitement. J'ai la tour de qui a été écrit à ce sujet.... Une bibliothèque entière!

Le médecin.—Permettez-moi de vous examiner.

Le malade—C'est inutile, monsieur, complètement inutile.... Mon eczéma n'est ni stalactiforme, ni muriciforme.... Il n'a rien non plus de furfuracé, ni de squameux.... il appartient au genre dénommé "lichen féroce," à cause de sa ténacité.

Le médecin, stupéfait.—Croyez-vous!

Le malade.—Je n'en suis pas sûr. Mes livres sont d'accord là-dessus.

Le médecin.—Alors.... nous allons vous traiter pour le "lichen féroce."

Le malade—Oh! oh! vous allez me traiter.... c'est bien vite dit.... Comment allez-vous me traiter!.... Par les alcalins!.... Par le soufre!.... le soufre est bien démodé.... Par l'arsenic.... l'arsenic abîme l'estomac.... M. Hardy, dans ses écrits, prêconise les sudorifiques, balsamiques.... Voyons, qu'allez-vous me faire prendre?

Le médecin.—Ma foi ce que vous voudrez.

Le malade—Les cristaux de soude!.... le goudron!

Le médecin—Choisissez vous-même.

Le malade—Hein! le goudron.... Si nous faisions un essai avec le goudron!

Le médecin—Faisons un essai.

Le malade—Je vais acheter tous les ouvrages qui traitent du goudron et de ses divers modes d'emploi.

Le médecin—C'est cela; nous en causerons ensemble. (Après avoir écrit sa consultation). Voici, monsieur.... matin et soir.... Quant au régime.....

Le malade—Je sais, je sais.... pas de viande saignante.... éviter le poisson et surtout les coquillages, les huîtres. A revoir, docteur. (Il dépose discrètement cinq louis sur le bureau du médecin et sort enchanté).

Un amateur de tableaux voit passer sur le boulevard une femme plus qu'outrageusement maquillée.

—Oh! s'écria-t-il avec regret, quel malheur que ça ne soit pas signé!

IN MEMORIAM.

MME JOSEPH VILLAVASO.

Tu n'es plus..... pauvre AIMEE, toi et bonne, dont la vie fut un dévouement continuel envers tes enfants d'adoption. Ayant pour eux toute la sollicitude et la vigilance d'une mère, tu souffrais, par ta position, des privations inouïes.

Calme et résignée tu n'ouvrais jamais la bouche pour te plaindre; d'une délicatesse exquise tu n'osais jamais rien demander, toi que le destin avait douée des plus nobles qualités du cœur; qu'on ne pouvait connaître sans aimer.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre douleur, de déplorer ta perte.

Au foyer de la famille, tu apportais les qualités d'une nature d'élite.

Dans la société tu brilla d'un vif éclat par ta distinction.

Reçois, chère amie, reçois notre dernier adieu: va recevoir ta récompense des mains de Celui qui t'a appelé à lui.

Repose en paix! Que ta mémoire soit honorée, que ton souvenir soit toujours parmi nous.

R. R.

COVINGTON,

Paroisse St Tammany, Louisiane.

CRYSTAL SPRING PRIVATE BOARDING HOUSE,

Pension privée,

Tenue par

Mme F. GONTHIER.

OUVERTE, en été, pour les personnes auxquelles les bains d'eau minérale et le climat si salubre de Covington sont recommandés; en hiver, pour les chasseurs de la bécasse, de la bécassine, de la perdrix, du chevreuil, de la dinde, etc.

PRIX—$1.50 par jour; $40.00 par mois.

20 août—F

SAMEDI PROCHAIN

Le premier établissement de Marchandises sèches,

DANZIGER,

Sera fermé pour permettre de prendre l'inventaire. Donc' dans les cinq prochains jours nous vendrons à 25 o/o au-dessous des prix les plus modiques auxquels nous ayons jamais vendu nos marchandises.

LISEZ LES PRIX;

Grande vente de combinaisons d'étoffes à robes à 8, 14 et 19 cts.
Lawns de fil en couleur et de deuil, valant 15 et 20 cts. Mousseline Organdie valant 15 cts. Lace Bantings valant 25 cts. Hopelines noires Brochées valant 20 cts, toutes maintenant à 8 cts la yarde.
Lawns fil en couleur, valant 20 cts. Toile du Nord valant 20 cts. Lawns de Perse valant 25 cts. Bunting valant 35 cts, tous à 14 cts.
Satins français. Lawns fil valant, 50 cts Organdies valant 40 cts. Mohairs valant 35 cts, Popelines fantaisie Robées valant 50 cts, Sheperd Plaids valant 25 cts tous à 19 cts la yarde.
3000 Coupons de Marchandises Blanches achetées à bon marché, et qui seront vendues à meilleur marché encore pour clôture la saison. En voici quelques échantillons:

12 yardes White Victoria Lawns pour	46 cts,		
14	66 ..		
20	70 ..		
14	72 ..		
20 .. plus fin	1.20 ..		
18 yardes Nainsook rayé pour	1.35 ..		
20	1.50 ..		
14	1.35 ..		

Et beaucoup d'autres que l'espace ne nous permet pas de mentionner.
Toutes les robes dans le magasin, que nous vendions $7 98 $9 $10 $11 $12 et $15 pièce ne valent plus que quatre piastres maintenant.

Fichus Lawns de Perse pour dames à 15 cts ou moins.
Seulement 20 cts pièce.
Gants fil d'écosse pour dames à 40 cts.
Bas d'enfants noirs et couleur à 25 cts, rayés à 26 cts.
couleurs unies à 25 cts.
500 doz. Ladies Brown Ballinghams $2 50 doz 487 .. $3 00
Bas noirs pour dames à 25 cts.
.. fil d'Ecosse noire pour dames à 50 cts.
.. soie noire à $1 25 la paire.
500 noires Chaussettes anglaises à $2 50 la doz.
Parasols satin en couleur, à $1.75 pièce.
18 pouces Parasols soie noire $1.
20 pouces Parasols soie, noire, $1.25.
Chemises gaze, pour hommes, à 25 cts.
11/4 Toile à draps à 65 cts, valant $1.
12/4 .. à 85 cts. .. $1 50.
Toile à tales d'oreillers 54 pouces à 49 cts.
4/4 Toile à draps à 24 cts valant 50 cts.
Damas Ecrue 64 pces. à 87 1/2 cts.
.. 70 .. à 50 cts
Damas Turkey red à 50 cts.
Serviettes à bains torchon, 14 cts valant 25 c.
.. .. 19 .. 35 c.
Serviettes damas et Huck $1 25 la douz.
11/4 Couvertes Honey Comb à 60 cts.
11/4 .. Chenet à $1 25.
11/4 .. Marseille à $1 25.
Etoffes demi deuil pour dames avec broderies 6c.
Mouchoirs fil en coulour pour dames à 10 cts.
.. brodés blancs .. .. à 25 cts.

DANZIGER, 131 rue du Canal.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste

Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouges de maisons de premier ordre.
Sherries de Duff Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.
Portes de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.
Champagnes de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable, etc, etc, etc.

AUX PRIX LES PLUS BAS.

Salle de la compagnie de pompe Hématire No 4 Nouvelle-Orléans 24 août 1884.—Les officiers et les membres de cette compagnie se réunissent mardi prochain, 26 du courant à 8 heures du soir précises. Des questions importantes s'y traiteront. Ponctualité requise des membres.

Par ordre de WM. H. BENSON, Ferreman.
JOHN F. PEPPARD, Secrétaire aux Archives.
24 août—2f

Avis spécial.

L'ATTENTION des voyageurs qui prennent le train du Texas par le chemin de fer Morgan Louisiane and Texas est appelée sur les changements dans les heures des départs qui auront lieu à partir du mardi, 26 du courant, comme suit:
Le train local de passagers partira de la Nouvelle Orléans à 7 h. et quart du matin
Le Pacific Express à ..... midi et quart
L'Atlantic Express arrivera à 8 h. et demie du soir.
Le train local de passagers arrivera à 4 h. 45 m. de l'après-midi.
Ces heures de départ et d'arrivée seront maintenues jusqu'à nouvel ordre.
24août—3f J. C. SCHRIEVER, T. M.

GRUNEWALD OPERA HOUSE

Rue Baronne, près Canal.

UNE SEMAINE SEULEMENT.
Matinées, mercredi et samedi.
Commençant le 31 août.

Fulton's Juvenile Comedy Minstrels.

E. C. FULTON ..... Seul propriétaire
H F GRUENDLER ..... Directeur
Le spectacle le plus admirable qui ait jamais offert au public.
Musique brillante.
Quartette de premier ordre.
Pour la première fois à la Nlle-Orléans
5 Danseurs (Clog Dancers)
dirigés par le jeune champion danseur, Master Alex. Fulton.
Composant avec tous la troupe de minstrels la plus complète et la plus remarquable qui ait jamais visité la ville de par
CARL EHRENBERGER,
Chef de musique du régiment
Grande parade tous les jours, lundi, jeudi et samedi, à 11 heures du matin
Entrée comme à l'ordinaire.
Places réservées chez Grunewald, No 127 rue du Canal
24 août—6f

Grand Festival pour célébrer l'anniversaire de la Division Assion No 2, K. H. de P. à Millsburg, Samedi, soir 30 août 1884.
Brillant feu d'artifice et soirée dansante. Une magnifique loterie distribuée offerte à la Division. Ceux qui ont reçu le plus grand nombre de votes, et une canne à pommeau d'or au monsieur qui recevra le plus grand nombre de votes. Billets 25 cents, bon pour le chemin de fer, aller et retour, et pour être admis au bal. On peut se procurer des billets au Bureau du comité de parade,